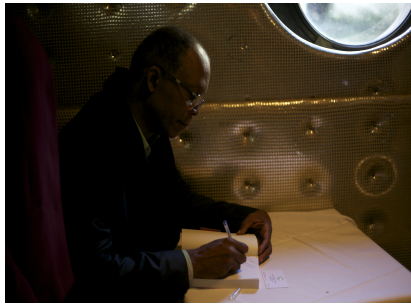


Ronald C. PAUL

HAITI



« *La nuit abuse des heures de l'aube.* »

« Dans le balancier des cyclones caraïbes, Ronald C. Paul raconte, avec un sens impressionnant des détails, la vie de deux jeunes enfants en Haïti dans un moment bien particulier de notre histoire où tous les rêves d'une génération vont faire naufrage comme emportés par les eaux des grandes intempéries. La force de ce récit, c'est d'avoir mis en parallèle deux vies, celles de Willio et de Willia, un frère et une soeur que rien n'aurait dû séparer, et qui, dans leur véhément désir de se rencontrer, malgré les aléas de la vie, sont mus par l'appel profond du sang, peut-être capable de mettre à la raison les lois de la physique. L'écriture de Ronald C. Paul nous restitue à la fois la singularité d'une ville chaotique, Port-au-Prince, et l'agitation démentielle des personnages possédés par les démons de la survie. Voici un très beau roman qui démontre encore une fois la vitalité de la littérature haïtienne. »

Gary Victor

Né à Port-au-Prince en 1957, Ronald C. Paul s'est consacré au développement du livre et de la lecture en Haïti ; passionné par la peinture et le cinéma, il a par ailleurs réalisé un film en DVD, musée d'art virtuel de la peinture contemporaine du nord du pays. Après plusieurs séjours à l'étranger, à Bruxelles, Paris et Barcelone, il réside actuellement en Haïti où il poursuit son travail d'écriture, d'articles, de romans et de pièces de théâtre. Les enfants des cyclones est son premier roman.

RONALD C. PAUL – Les enfants des cyclones (Haïti) 1^{er} roman

Prix Ethiophile 2015 – 3^e Prix ADEL-AMOPA

figure parmi les 16 romans sélectionnés du Prix du Premier roman à Laval, finaliste du Prix Carbet 2015, du Prix Senghor.

AFRICULTURES – article Lilyan Kesteloot – 6/11/15

LES ENFANTS DES CYCLONES De Ronald C. Paul

CE FONCTIONNAIRE HAÏTIEN, NÉ EN 1957, S'EST SURTOUT CONSACRÉ AU DÉVELOPPEMENT DU LIVRE ET DE LA PEINTURE DANS SON PAYS. CETTE ÎLE DONT ON N'ENTEND PARLER LE PLUS SOUVENT EN TERMES DE CATACLYSMES. VOICI DONC LE PREMIER ROMAN DE RONALD C. PAUL, LES ENFANTS DES CYCLONES (EDITIONS LE SOUPIRAIL). C'EST TARD POUR UN PREMIER ROMAN. MAIS C'EST UN COUP DE MAÎTRE.

Non seulement Ronald C. Paul est indemne des maladresses et incertitudes d'un débutant (stylistiques, thématiques, idéologiques), mais il pèse de tout le poids d'une maturité que lui envieraient bien des auteurs confirmés. Tout le poids d'un regard lucide sur son pays, Haïti, et son état chaotique, un regard étrangement calme, sans illusions ni dérisions ; sans colère ni bouffées d'accusations paranoïaques d'usage dans les ouvrages qui traitent de situations analogues dans le "tiers-monde". Un regard responsable.

Peut-être parce qu'en Haïti oppression, répression, révolte "merde ! Encore un coup d'état !", et marasme socio-économique durent depuis cent cinquante ans. La violence y est endémique, celle des hommes comme celle des vents et des eaux.

On ne sursaute plus au bruit d'un tir de colt ou de mitraillette, on se gare. On ne s'affole plus en découvrant au matin devant sa porte un corps égorgé au couteau, on constate : "encore un règlement de comptes !".

On est habitué.

Habitué aux voyous pickpockets et drogués, comme aux gangsters "respectables" en costume-cravate, aux grosses 4X4 croisant les charrettes à ânes sur les routes défoncées, aux quartiers surpeuplés mangés par la mer et les inondations régulières. Haïti des villes. Certes il y a aussi de beaux quartiers, pour les privilégiés, les hauts fonctionnaires internationaux, les riches.

Mais Ronald C. Paul ne s'attache qu'à cette simple famille de pêcheurs et à son entourage. Venue en ville pour améliorer son sort, elle a échoué dans ce demi-bidonville, avec ses deux jumeaux Willis et Willia. Ce sont les enfants des cyclones, car nés un jour de cyclone, leur maison détruite, et leur vie rythmée par Gilbert, Gordon et Georges qui les observent de leur œil de cyclones et dont des commentaires sur leurs aventures, et sur ce drôle de peuple haïtien.

Où la seule loi semble celle de la jungle, pour vivre, pour survivre. "Port-au-Prince c'est se battre, prendre des coups et les rendre", belle définition. Beaucoup encaissent et subissent, quelques-uns profitent et progressent. Certains se brisent, ou se noient. La déprime, l'alcool, la drogue, la mort.

Mais dans ce tourbillon social et climatique deux enfants vont grandir et creuser leur chemin, en zig-zag bien sûr, mais vers un but précis. Cette histoire nous est contée par petits bouts, par petites touches, en courtes phrases, comme un chapelet qu'on égrène, l'air de rien, au fil des jours et des années.

Curieuse écriture qui évoque mutatis mutandis, le pointillisme en peinture, comme par exemple un paysage de Seurat, un tableau congolais Pili-Pili. Je ne sais s'il y en a chez les peintres haïtiens.

Mais le pointillisme en littérature ? Ce serait une innovation de taille dans le patrimoine romanesque d'un pays qui compte des poids lourds tels Metellus, Olivier, Dalember, Gisèle Pineau, Laferrère, sans oublier les classiques Jacques Roumain et J.S Alexis.

Ainsi, sans tordre démesurément la langue comme les créolistes, ni la truffer d'idiotisme et de néologismes, Ronald C. Paul invente un style bien à lui, propre à restituer sa vision de Haïti : celle d'un combat quotidien

dans une banale misère au long cours, contre la furie des hommes et des éléments ; où quelquefois il arrive que l'obstination, l'audace et le hasard se conjuguent pour sortir l'un ou l'autre du chaos originel.

AFRICULTURES – INTERVIEW – 10/11/15

"A HAÏTI, NOUS SOMMES TOUJOURS DANS L'OEIL DU CYCLONE" Entretien de Anne Bocané avec Ronald C. Paul

"SCANDALEUSEMENT CHANCEUX" SE QUALIFIE L'ÉCRIVAIN RONALD C. PAUL. EN SEPTEMBRE DERNIER IL A ÉTÉ COURONNÉ DU PRIX DE LITTÉRATURE FRANCO-IVOIRIEN ETHIOPHILE POUR LES ENFANTS DES CYCLONES. A 58 ANS, IL PUBLIE AINSI SON PREMIER ROMAN, PLONGEANT LE LECTEUR DANS LE DESTIN DE DEUX ENFANTS, JUMEAUX, DANS LES RUES DE SON PAYS, HAÏTI. RENCONTRE AVEC UN ACTIVISTE CULTUREL.

En quatrième de couverture de *Les Enfants des cyclones*, Gary Victor écrit que ce roman conte une période où " tous les rêves d'une génération vont faire naufrage".

Effectivement ça commence après 1986, c'est à dire après le départ de Jean Claude Duvalier. A ce moment-là tous les rêves étaient permis et quelques années après tous les rêves effectivement ont fait naufrage avec les cyclones. Mais il y a toujours quelque chose qui ressort d'un naufrage, des survivants qui témoignent. C'est une période particulière, porteuse de beaucoup d'espoirs et en même temps on a peut-être oublié que des vies se sont simplement déroulées dans ce décor, que des vies pouvaient avoir ce parcours. Nous avons retenu les cyclones, les coups d'Etat, les déclarations extravagantes de part et d'autre. Et on a oublié des parcours de vie qui pour moi sont plus importants que tout ce bruit. Des gens qui vivent dans un décor très silencieux autour de tout ce bruit.

Et puis il fallait que je prenne la distance. Je n'écris pas sur l'actualité. Je n'ai pas écrit sur le tremblement de terre. Peut-être dans 20 ans.

Vous n'étiez pas pressé de le publier confiez-vous lors de la remise du prix Ethiophile en septembre dernier qui vous a été décerné.

Le parcours de l'écriture me paraît au moins tout aussi important que la réalisation finale de l'œuvre. J'ai commencé à écrire ce livre en 2008. Je prends beaucoup de temps car j'ai beaucoup de plaisir à faire vivre un univers, des situations, des personnages, à les aimer, à être à côté d'eux. J'aime beaucoup flâner donc j'en ai profité pour me promener à travers Haïti avec le bus EXODUS, qu'on retrouve dans le roman, qui prend son temps.

Vous avez choisi comme héros, des jumeaux, un garçon et une fille, Willia et Willio.

Une fille et un garçon, c'est important. Willia et Willio sont le symbole de l'enfance d'abord, puis de Haïti en tant que tel. Au début du livre l'un est habillé en bleu, l'autre en rouge, aux couleurs du drapeau national. Ce sont aussi les enfants de leurs parents. Cela semble banal, mais il faut être l'enfant de quelqu'un, ce sont des repères. Cela nous enracine. En Haïti, les jumeaux sont appelés *marassa*. Ce sont des êtres qui ont des pouvoirs particuliers, mystérieux, doués de télépathie. Ce ne sont pas des êtres humains ordinaires.

Des jumeaux, enfants des cyclones car nés le jour d'un des fameux cyclones de la Caraïbe. Que représentent-ils ?

L'histoire d'Haïti est jalonnée de cyclones. Gilbert, Gordon et Georges, les "3G" sont ceux qui ont marqué la période sur laquelle j'écris. Le cyclone tourbillonne. Il représente le mouvement de l'histoire de Haïti : ça va, ça vient, ça tourne en rond autour de quelque chose qui ne change pas. Ce quelque chose qui ne change pas, c'est la plus belle chose, cette capacité à être dans l'œil du cyclone. Celui qui est dans l'œil du cyclone ne subit pas les vents. Il demeure quasi intact et tout change autour de lui. Haïti est un pays qui ne change pas, dans des choses positives et négatives. On nous le reproche d'ailleurs. Je ne vois pas pourquoi. Il y a de l'éternel. Du perpétuel. Quelque chose de têtue. Un non-vouloir en Haïti. C'est plus que de la résistance. Ce qu'on nous propose, nous n'en voulons pas. Nous ne savons pas le vouloir. Ce n'est pas que nous n'ayons pas de volonté, au contraire. C'est la raison même pour laquelle nous inventons plein de choses. Nous nous imaginons pouvoir faire n'importe quoi par nous-mêmes. Des fois on réussit des fois nous échouons lamentablement.

Au niveau des arts, les créateurs inventent en permanence, ils veulent inventer. On nous le reproche aussi : quand on me fait le compliment "Haïti c'est un pays de créateurs", je sens un reproche. "Arrêtez de créer, consommez ce qu'on vous propose. Il faut toujours que vous vouliez faire votre propre truc", semble-t-on nous dire. Nous n'allons pas nous excuser d'exister quand même. Il y a une attitude très équivoque par rapport ça. "Pays créateur" cela ne veut rien dire. IL y a des créateurs dans tous les pays mais nous sommes dans la condition où nous exprimons cela. Nous n'aimons pas les patrons. Jean Casimir, sociologue, a dit que les Haïtiens ont rejeté le système capitaliste. Et depuis nous essayons d'inventer quelque chose qui pouvait nous permettre de vivre en communauté.

Les rêves n'ont pas réellement fait naufrage alors ?

Les rêves n'échouent jamais. C'est une figure de style. Les rêves s'envolent.

Les enfants des cyclones met en scène le destin de deux enfants, qui nés à la campagne, vont déménager dans la capitale, Port-au-Prince, et devoir y survivre.

Ce sont les enfants qu'on trouve dans les rues de Port au Prince mais aussi dans toutes les grandes villes, qui nettoient les rues, les voitures, qui demandent des sous, qui jouent dans la rue, qui vivent dans la rue. Et qui ont cette capacité extraordinaire d'être des enfants malgré les atrocités qui leurs sont faites du fait d'être dans la rue. Parce que dans la rue il n'y a pas d'amitié. Il faut créer un poème pour rappeler qu'il y a de l'amitié comme l'a rappelé le monsieur. [NDRL : pendant l'interview, un homme nous a abordé pour demander un peu d'argent et a déclamé un poème : *L'handicapé / quand il est passé/les gens l'ont regardé / un peu gêné / ils n'ont pas bougé / Alors que l'amitié / il aurait aimé trouver*] C'est un lieu de passage la rue ce n'est pas un lieu d'ancrage. Ce sont des enfants, c'est à dire l'espoir du monde. Notre espoir.

Autour d'eux un panorama de personnages, du père, au pêcheur, en passant par le trafiquant d'armes, et puis Francine, la belle-mère des enfants.

Francine est un personnage que j'aime beaucoup. C'est quelqu'un qui part à la conquête d'une ville extrêmement violente avec du sirop. Ce n'est pas rien. Avec une douceur. Il faut qu'elle existe sinon on piétine on efface sa douceur. Ce n'est pas parce qu'on a fait d'elle une prostituée par exemple, qu'elle a perdu sa douceur. C'est quelqu'un de fondamentalement douce, toutes ses pensées sont douces. Elle conquiert Willner avec une douceur. Elle est victime de sa douceur avec Raymond. Et puis enfin elle part.

C'est votre premier roman publié. Avant vous aviez notamment écrit des pièces de théâtre

J'écris depuis toujours : des pièces de théâtre, des scénarios. La forme romanesque est pour moi la forme centrale. Les autres sont des dérivés. Avec Daniel Marcellin, je réalise concrètement les pièces que j'écris. Mais pour moi la forme romanesque est celle où je m'accomplis le mieux. Dans le théâtre j'ai besoin du plaisir de la réalisation. Pour les scénarios je suis très frustré parce qu'il n'y pas l'argent pour les réaliser. Par contre le roman, même s'il reste dans mon tiroir, j'ai accompli la jouissance.

Quand a commencé votre histoire avec l'écriture ?

Comme toutes les histoires il y a un élément déclencheur : pour moi c'est une truille absolument totale que j'ai eu en lisant *L'Enfer* de Dante dans la Divine Comédie. Je me suis dit que ce monsieur Dante avait un pouvoir par-delà les âges et les distances, celui de provoquer des émotions chez un jeune homme à des milliers de kilomètres, de siècles de distance J'ai trouvé que c'était un pouvoir extraordinaire et j'ai eu envie de l'exercer. J'avais 16-17 ans. Maintenant j'ai 58 ans, j'ai beaucoup de temps. Avant j'étais fonctionnaire.

On vous décrit comme un activiste culturel, c'est-à-dire ?

Je suis un véritable activiste. J'ai mis en place des bibliothèques, participer à l'élaboration des politiques culturelles etc. Ça n'a jamais été très facile, j'ai dû un peu bousculer les gens, les politiques...Je continue puisqu'en dehors de l'écriture je travaille pour renforcer l'éducation culturelle et artistique dans les écoles. J'écris notamment des manuels sur le patrimoine haïtien en version bilingue. Le patrimoine culturel d'Haïti c'est d'abord le créole. Et j'y mets en avant les porteurs de patrimoine. Dont certains font désordre dans les salons. Par exemple les Guédés : même dans le vodou ce sont des subversifs. Les Guédés dans le temps, en Afrique, avaient été victimes de dynasties. Ils avaient été massacrés et ce sont les esprits de ces gens qui ont traversé l'Atlantique.

C'est une sorte de panorama des éléments culturels d'Haïti. Je suis dans la bataille pour intégrer ce patrimoine dans l'enseignement. J'ai fait aussi fait une exposition virtuelle de peintres du Cap du Nord du pays sur une période donnée. Tout ce qui est art m'intéresse. Comme je ne suis pas douée pour la musique, comme je suis trop vieux pour danser, comme je suis maladroit de mes mains, j'écris.

Nous sommes face à une situation où il faut se rendre compte que ce qu'on m'appelle "mondialisation" est aussi pour vendre un modèle esthétique et culturel, en nous faisant oublier qui nous sommes. Résultat : on ne sait rien des Haïtiens. On devient étranger à nous-mêmes. Et si on devient étranger à nous-mêmes je ne pense pas qu'on puisse apporter grand-chose. Il est absolument improbable qu'un Haïtien réinvente l'avion par exemple ou bien la musique classique. Il va inventer une musique de lui-même. Et pour cela il faut qu'il soit avec lui-même, connecté avec lui-même, il faut qu'il soit en résonance avec lui-même, qu'il s'aime aussi, qu'il reconnaisse qu'il est beau. Le concept de beauté c'est quelque chose pour moi de grand, de plus large, c'est politique, c'est éthique, c'est formel, géométrique tout ce que vous voulez. Quand j'étais à l'école j'ai appris Victor Hugo, Chateaubriand. Etc. Je n'ai rien contre. Le problème c'est qu'on ne m'a pas appris les potes haïtiens qui m'auraient peut-être parlé aussi. Si je suis élevé dans l'idée qu'il n'y a pas de poètes ou d'écrivains haïtiens qui puissent m'atteindre je me fais étranger à moi-même. Et c'est pour ça que j'estime que l'éducation culturelle et artistique est un combat.

ET AUSSI...

- **Emission Africanités TV5 – Christian Eboulé parle du prix et du roman- oct 2015**

A la 49'40 jusq 50'21

<http://www.tv5monde.com/cms/chaine-francophone/Revoir-nos-emissions/Africanites/p-28345-accueil.htm>

-
- **Emission Yvon Amar RFI / La danse des mots – octobre 2015**

<http://www.rfi.fr/emission/20151014-enfants-cyclone-chronique-lucie-bouteloup-puce-oreille>

- **ARTICLE YVES CHEMLA**

Anamorphose romanesque

Ronald C. Paul, *Les Enfants des Cyclones*, Éditions Le Soupirail, Le Mesnil Mauger, 2014

Étrange roman que ces *Enfants des Cyclones*. Il se joue de la plupart des mythes littéraires haïtiens, en se tenant en équilibre au-dessus de la faille qui distingue la parodie et l'idéalisation. Il suit l'histoire de jumeaux, Willio et Willia depuis leur enfance jusqu'à l'âge de 18 ans. Ça démarre en 1986, et ça arrive jusqu'en 1998. Entre temps, il y a eu des ouragans. Gilbert en 1988, Gordon en 1994 et Georges, pendant le passage duquel s'accomplit le dénouement, qui voit les jumeaux *renouer* leur lien et retrouver leur co-présence, l'un à l'autre, l'un pour l'autre. Cette ponctuation, tragique s'il en est, est doublée de celle des coups d'États et des changements de régime : de 1986 à 1988, la succession qui conduit à la prise du pouvoir par Prosper Avril, en 1990 ; l'élection d'Aristide en 1991 et son renversement quelques mois plus tard ; la succession de Cedras, Nérette puis Bazin, avant le retour effectif d'Aristide en 1994.

Cette succession de catastrophes naturelles et humaines inscrit sa marque, comme une plaie purulente, sur le corps haïtien. Ce que Paul raconte dans ce roman, est bien l'articulation des trajectoires des cyclones, des désordres politiques autant que sociaux, et des êtres vivants, qui tentent de ne pas perdre le goût de vivre.

Le roman commence presque sur le mode de l'idylle pastorale, presque à la manière du roman de tradition haïtienne : « Une maison, un arbre sur un terrain nu ». Voici une famille. Le père, Wilner, la mère, Julia, se réveillent dans leur case, prêts à reprendre le labeur quotidien, et les calculs paysans. Il faut protéger les enfants, habillé l'un de rouge, l'autre de bleu, à l'image du drapeau, les protéger de la ville. On élève des cochons, Wilner part à la pêche, on sème le maïs. C'est bien l'idylle : « Dieu aime ceux qui s'aiment », affirme le dicton rassurant, et même si l'existence est précaire, la cellule familiale fonctionne comme un nid, à la fois ouvert sur les merveilles d'une nature peu atteinte encore par le désastre généralisé, et refermé sur lui-même, évitant les interactions avec une société perçue comme funeste. Mais ce roman de tradition haïtienne, Jean Jonassaint le rappelle dès le titre de son ouvrage, ne saurait se passer d'un récit tragique¹.

Le moteur de la catastrophe est Gilbert, qui s'abat sur la région. La barque est cassée, la récolte est détruite, Julia est transpercée par l'arbre. La cellule initiale est brisée. Wilner choisit de partir en ville, car il y va de la survie. Le roman change alors de ton, comme d'environnement. Le paysage familier, le seul qui l'ait jamais été, s'éclipser. On ne connaît pas les villes ni les lieux traversés, on est moqué déjà dans le car puisqu'on ne sait rien. Quant on arrive, on est assailli : « Jamais vu autant de gens à la fois, jamais vu autant de voitures, jamais vu autant de saleté, jamais vu et entendu autant de désordre. Port-au-Prince est un monstre ». On passe du roman paysan au roman urbain, c'est-à-dire à celui du bidonville, puisque Wilner parvient à trouver un emplacement à la cité de Dieu, naguère celui d'un pêcheur mort noyé lors du passage de Gilbert. On s'installe, vaille que vaille. Les personnages découvrent l'envahissement du territoire par le plastique. La ravine du Bois de Chêne, ce « serpent d'eau froide et claire qui fuit sur des galets » qui accueillait Hilarion enfui de la maison des Sigord où il était placé comme restavek, dans

*Compère général soleil*², n'est plus qu'un « fleuve de plastique ». Wilner vend des casquettes, puis devient marchand de fresco, rencontre Francine, qui s'installe dans la mesure et ouvre un bar à clairins parfumés pour les ivrognes du bidonville, et les militaires ; Willio traîne avec les enfants de son âge. Willia est placée dans une famille petite bourgeoise au nom prédestiné, les Philistin. Socrate, le père, est un fonctionnaire affairiste au ministère des finances et sa fortune croît rapidement. Willia va à l'école. Elle écrit dans un cahier ce qu'elle ressent de cette vie. Quand l'école lui demande de « raconter une journée de vacances à la montagne », ce qui naît en elle est une forme de conscience politique. À la disparition du maître d'école, certains mots rencontrent son propre paysage intérieur : assassinat, accident, zengendo, funérailles, insécurité, viol, mort. Elle pense souvent à sa famille qu'elle perd de vue à la faveur d'un déménagement de ses patrons, avant que ceux-ci ne prennent le large, aux Etats-Unis, dans un sauve-qui-peut affirmé, tant la situation est considérée comme insoutenable, et qu'il est tenu pour normal de s'en défaire. On est dans une évidence sociale que ne peuvent remettre en cause les déshérités.

Le roman prend ainsi en charge plusieurs thèmes du roman haïtien actuel : l'affairisme, le gangstérisme, la vie des enfants dans les rues, le destin misérable des *restavek*, les enfants placés dans les familles dont on connaît le destin généralement misérable au triple point de vue psychologique, intellectuel et de l'intégrité physique, la survie dans les bidonvilles. *Les Enfants des Cyclones* articule ces trajectoires et ces parcours, ce qui a pour effet d'accentuer les détails, souvent par des situations en écho les unes aux autres, mais aussi de tracer une vue perspective, dans laquelle le narrateur lui-même est inclus, par des interventions qui justement retiennent l'ensemble en-deçà de la parodie ou de la grandiloquence. Ainsi, l'évocation d'une scène quotidienne dans la case de la Cité s'arrête, et signale cet arrêt : « nous pourrions nous étendre sur l'observation de ce petit monde ». Mais justement, appuyer la description risquerait aussi de placer le lecteur dans une position de voyeur. Or telle n'est pas la posture, au contraire, tout le roman se donne pour règle de garder la distance avec l'objet même de son récit. L'empathie pour les personnages est d'abord celle des personnages entre eux. Ainsi, dans la cité, un seul personnage recueille l'assentiment des membres de la famille, Samuel, un pêcheur, qui emmène parfois Wilner et Willio avec lui. Il est le point d'ancrage du souvenir de la vie à peu près libre, ouverte à la mer et propice à la rêverie. Mais peu à peu, Wilner lui-même est gagné par le dégoût de vivre : « Wilner est fixé, il décide de vieillir. De devenir un arbre minéral ». Ou bien, au contraire, le rejet qu'ils ressentent les uns à l'égard des autres. Le narrateur, en revanche, se tient dans une posture d'observateur, un peu à distance, un peu irrité aussi, mais pas décontenancé par la tournure que prennent les événements. Il reprend cette parole sociale qui souvent roule elle-même dans la fange : « On parle des maisons déchouquées pendant la journée. Du supplice du collier qu'on a fait subir à un macoute. De la mémoire perdue. On rit, on se dit bonne nuit, on s'en va dans le noir ». Ainsi, lorsqu'il suit le destin de Willia, cette distance est particulièrement perceptible, puisqu'aucun jugement n'est explicitement énoncé, malgré le caractère encore une fois insoutenable des situations. Son patron est un affairiste, sa patronne, Iphigénie, dite tante Fifi, une catholique affichée qui prend en charge l'organisation de la première communion de la petite fille. Le soir, ils regardent des films, souvent pornographiques, dans leur salon et Willia, dissimulée, avec eux. Le jour de la célébration de sa première communion, elle a onze ans, environ, l'ami de la famille, Jérôme, la viole. Willia est perturbée. Ses résultats scolaires sont rapidement en berne : « A l'école, je deviens idiot », écrit-elle dans son journal. Alors, au vu de ces piètres résultats scolaires, Socrate et Iphigénie la battent, avec l'évidence du devoir accompli. Après le départ des

Philistin, Jérôme l’emmène aux Gonaïves, et l’établit comme prostituée, tout en la violant quotidiennement. Willia se mure dans son intériorité : « Chez moi, c’est au fond de mon cœur et jamais tu n’y auras accès. Chez moi, je n’ai aucune des traces honteuses que tes mains ont laissées sur mon corps. Chez moi, je suis lavée de toutes les souillures que j’ai subies ici à cause de toi. (...) Tu penses que je suis ta chose, que je participe à ton plaisir quand tu hennis comme une bourrique ? ». Déjà, dans la solitude, Willia a tenu un journal.

A la mort de Wilner, coupé en deux par une rafale de mitrailleuse, comme sa vie l’aura été par le cyclone Gilbert, Willio se défait de son errance, de la consommation de colle, et de la perte de son intégrité, en devenant un gangster reconnu. Il est animé du rêve de pouvoir posséder une moto et de parcourir la ville dans des chevauchées mécaniques. L’amant de Francine, Raymond, le chasse de la maison qu’il s’est appropriée, et prostitue la jeune femme, qui disparaît de la narration. Willio doit devenir autonome, malgré son jeune âge. Là encore, le sujet du roman s’infléchit : après l’idylle agreste, après le roman du bidonville, qui met en évidence la déchéance dans la sous-prolétarisation, en se tenant au plus près de la narration de la force inerte qui entretient la désagrégation sociale à travers de nombreux personnages croisés par les protagonistes, le roman prend le tour d’une quête. Les jumeaux se cherchent, et vont entamer tous les deux la traversée des territoires de l’enfer. Willio part à la recherche de Willia, qui s’enfuit des Gonaïves. Quelque chose comme le signe naturel de reconnaissance, leur étroite ressemblance, les fait se rapprocher, se croiser, même sans se rencontrer. D’autres les voient, sont frappés de la similitude de leurs traits, malgré le passage du temps, donnent des pistes. Haïti devient ainsi un territoire à quadriller. Les paysages, autrefois indistincts, prennent alors sens, c’est-à-dire qu’ils sont nommés autant que traversés ou bien explorés minutieusement. En même temps, la narration prend une forme stéréoscopique : l’existence de Willia, celle de Willio sont enroulées l’une à l’autre, malgré tout ce qui les sépare, et qui constitue la trame de l’intrigue et de ses rebondissements.

Ainsi, les péripéties suivent leur cours. D’abord, Willia survit à Port-au-Prince jusqu’à pouvoir rencontrer Raymond, et retrouver la maison. C’est là qu’elle pourrait revenir à Willio, qui lui la cherche activement : aux Gonaïves, au Cap, à Port-de-paix, où il s’implique dans le trafic de cocaïne. Peu à peu, Raymond devient le chef incontesté du gang puissant, tout en maintenant une apparence de respectabilité. La narration marque alors une pause : on est en 1994, et les jumeaux ont 14 ans. Il y a un blanc. Pendant ces quatre années écoulées, il y a eu des disparitions : la chanteuse Toto Bissainthe, le peintre Stevenson – il signait Stivenon - Magloire, le poète René Philoctète, le dramaturge Félix Morisseau-Leroy, le comique Languichatte sont morts. Un certain théâtre mémoriel se dessine, qui vient aussi compléter ce qui du décor disparaît ou bien se dilue : à plusieurs reprises, les personnages font état de la reconfiguration des espaces, et de leurs difficultés à reconnaître des lieux où ils ont pourtant vécu. Le commentaire s’empare aussi du politique, et on reconnaît là encore le rapport distancié que ce narrateur entretient avec la narration : « Pour changer de ton et de sujet : très civilement le président des pauvres passe l’écharpe, l’écharpe seulement, à son successeur ». Quand à Willia, elle a vécu « dans l’underground de Pétionville », et le mot *underground* ici est dépouillé de ses connotations culturelles. Même dans les hauteurs de la ville, Willia vit sous terre. Raymond « prospère ». À force de stratégie, elle parvient à devenir sa compagne. Au moins, cet ancrage lui permettrait de demeurer en un lieu connu de Willio.

Le dénouement du roman se déroule alors que le dernier des cyclones nommés balaie une partie de l’île. Sur sa moto, achetée à Port-de-Paix, d’où il fuit pour n’avoir pas à dénoncer ses complices,

Willio traverse l'île et rentre à Port-au-Prince à toute vitesse. Le voici remontant des Enfers. Il ne se retournera plus, malgré l'intensité de l'intrigue : les trafiquants règlent des comptes, il y a des morts, Samuel en particulier. Willia, enceinte, est battue par Raymond, qui la chasse. C'est en sang que Willio la retrouve, dans la case de Samuel, justement, ce qui réajuste complètement la construction de l'intrigue, Samuel ayant occupé la place de l'oncle pour les jumeaux. Déjouant le cliché qui perdure depuis le romantisme littéraire, le narrateur neutralise la grandiloquence presque prévisible de la scène de retrouvailles. Willio soigne sa jumelle : « Il la secoue, lui demande de se réveiller, ce qu'elle a, ce qu'il lui faut, de ne pas mourir, lui dit qu'il est là, qu'il va la soigner et d'autres évidences ». Mais le dénouement va jusqu'à sa fin, qui est un retour au point de départ de l'histoire : les jumeaux y reviennent, chargés cette fois de connaissances, et « la maison est toujours là, l'arbre a revigoré ».

Ce retour est lui aussi étrange : il se pourrait bien que ce roman raconte une histoire, et puis d'autres encore. Sans trop forcer l'interprétation, on se rend compte que l'onomastique y trace un rébus, faisant référence à un intertexte massif, qui prend en charge non seulement une bonne part de la littérature haïtienne, mais aussi que cette période resserrée de l'histoire s'étoile aussi de la dimension de l'histoire même d'Haïti, du moins depuis son indépendance, voire depuis ce moment où il fut question des racines profondes de l'arbre de la liberté. L'étrangeté du roman repose sur cette anamorphose, qui dit à la fois la nécessité de l'entre soi des marassas, ces jumeaux des services des loas – alors que la référence au vaudou est presque absente de ce texte –, et celle de la lutte contre la désaffiliation et la démentification qui lui est souvent associée. L'absence des parents, inscrite jusque dans les chants de guerre la quête de l'autre qui est une part de soi, sont au centre de cette figure, comme une image que l'on ne peut percevoir qu'à distance. Alors, aussi, les interventions du narrateur prennent ainsi tout leur sens : lui aussi prend place dans ce circuit, dénonçant ainsi la littérature, comme Orphée se retournant sur ses pas, avec les conséquences que l'on sait. Il sait que lui échappe la possibilité d'une parole directe qui serait efficace. Il faut chercher les mots, comme Willia le fait dans ses cahiers d'écolières pour dire le réel, mais celui-ci échappe. Alors, il faut tronquer, subvertir cette parole directe, réitérer sans poésie : « Fumée noire sur la ville. Sur la ville noire fumée. Noire fumée sur la ville. Ville sous fumée noire. On cherche la bonne combinaison pour sortir ». C'est bien de cette sortie dont il s'agit. Les rejets sur la culpabilité des autres ne tiennent plus, et il convient aussi, sous un ciel déserté par le soleil, et que seul observe l'œil de Georges, de reconnaître l'emprise du désastre : « Nous nous enfuyons vers d'autres terres et refusons d'aménager la nôtre ». Parole lourde et qui relève d'une tradition littéraire haïtienne, depuis au moins Demesvar Delorme, pourtant ce *Nous*, ici, ne désigne pas bien sûr les déshérités, mais bien une catégorie sociale déterminée. La distance, ici, est elle-même dénoncée. Gary Victor, le préfacier de ce roman magnifique, ne pouvait qu'en être touché. Il n'est pas le seul.

1- Jean Jonassaint, *Des romans de tradition haïtienne : sur un récit tragique*, Paris, L'harmattan, 2002

2- Jacques Stéphen Alexis, *Compère Général Soleil*, Gallimard, Paris, 1955 (1988), p. 61
